

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 2. Chapitre XI

Bien que j'en attendisse la nouvelle d'un moment à l'autre, je ne sus qu'un peu plus tard que le parti catholique de la province appuierait indirectement ma candidature. Je dis indirectement, et je vais expliquer pourquoi. Depuis longtemps, l'opposition ne se présentait pas aux élections ou en sortait battue d'une façon si ignominieuse qu'elle essayait à peine de donner signe de vie. Avec des bureaux de vote entièrement gouvernementaux, la police à nous, les juges également, sans de grands frais de mobilisation de personnel, le triomphe nous appartenait sans lutte : il suffisait de copier les registres de scrutin pendant une paire d'heures. Mais si l'opposition proprement dite n'avait aucune ingérence dans les élections, le parti catholique restait influent, surtout avant l'élection, c'est-à-dire dans la désignation des candidats. Dans le parti du Gouvernement, comme dans les autres partis, les avis de personnages en général riches et conservateurs, d'une

position sociale élevée, étaient toujours écoutés et souvent suivis. Leur opinion servait à mesurer ce que le peuple pouvait tolérer. Ce qui provoquerait leur violente désapprobation serait nécessairement irréalisable. Ils pouvaient donc faire avec succès la guerre à ma candidature avant qu'elle sortît à la lumière, dans les comités. Je le craignis toujours jusqu'à une conversation que j'eus avec frère Pedro Arosa.

- *Avez-vous entendu parler – me demanda-t-il un soir – d'un projet de loi sur le divorce qui va être présenté au Congrès et qui compléterait l'iniquité de la loi sur le mariage civil ? Savez-vous si le Président est disposé à l'appuyer ?*
- *Je ne le crois pas – répondis-je –. Le Président doit avoir actuellement d'autres préoccupations. Quant au projet, il existe, mais je le considère comme lancé simplement pour tâter l'opinion.*
- *Il ne faut pas que cela ait lieu, même pour tâter l'opinion ! – cria le père Arosa –. Les « tâtonnements » préparent les « réalisations ». Ces relapses, ces hérétiques, mériteraient un*

terrible châtement ! Il faut que leur tentative subisse un échec retentissant, total ! Ils minent l'édifice de l'Église, le temple du Seigneur qui ensevelira le pays sous ses ruines. Le jour où la religion prendra fin, cette République aura cessé d'exister, ce sera un peuple mort, abandonné de la main de Dieu ! Le divorce ! Savez-vous ce que c'est que le divorce ? La dissolution de la famille, l'anarchie de la société, l'oubli de toutes les traditions, l'athéisme en perspective ! La femme, sans le frein du mariage, n'ira pas chercher la consolation et le réconfort à l'église, entraînée comme elle le sera par le torrent d'une vie d'aventures, courant comme elle le fera après un bonheur terrestre qui lui sera offert trompeusement, à la place de la félicité céleste qui est, encore maintenant, la seule qu'elle espère ... Il faut faire en sorte que ce projet tombe d'une telle façon, sous la condamnation générale, que personne n'ose, de longtemps, le présenter à nouveau ... pour tâter l'opinion !

- Si j'arrive à faire partie du Congrès, comme je l'espère, je m'emploierai

uniquement au triomphe de la bonne cause, et le divorce n'aura pas d'ennemi plus résolu que moi – dis-je avec onction.

- Même si le Président l'appuie ?*
- Dans les questions de conscience, les partis ne comptent pas. Je trouverai le moyen d'arriver à ce que le Président laisse à ses partisans une pleine liberté sur la question.*
- Il est si libéral ! Il s'est tellement montré notre ennemi dans sa province!*
- Les temps n'étaient pas les mêmes. Et, de plus, mon père, il avait à se rendre favorable en vue de la présidence. Maintenant, il ne voudra pas mêler à la question politique une espèce de guerre de religion, ni s'aliéner la volonté féminine qui lui est acquise par l'apogée du luxe et de la richesse, par l'éclat d'une vie de fête et de distractions ...*
- Il se peut que cela soit vrai. Enfin, puisque vous êtes animé de si bonnes intentions, il faut que vous alliez au Congrès. On y manque d'hommes comme vous.*

Je ne cachai pas ma satisfaction. Frère Pedro, retrouvant sa bonhomie et sa joie habituelles, ajouta, en

souriant :

- *Que penseriez-vous d'un petit voyage à Buenos Aires? Je crois qu'il est très utile que vous voyiez le Président et lui parliez de la façon avec laquelle serait reçu le projet sur le divorce. Oh ! comme un simple renseignement, sans insister ! D'autant plus qu'il serait très bien que le Président se montrât favorable à votre élection.*

C'était un excellent conseil. Choisi, par le Président, ni Correa, ni personne n'oserait s'opposer à mon élection.

- *J'irai. dès cette semaine – dis-je –. Vous pouvez compter sur moi, mon père.*
- *Dieu te le revaudra !*

Entre temps, Maria n'avait pas changé d'attitude. Aimable, affectueuse, elle me recevait comme un bon ami et, seulement de temps en temps, une promesse – vite réprimée – passait par ses yeux. Et ce soir-là, quand j'allai la voir, comme d'habitude, elle me dit avec une certaine gravité :

- *Hier, incidemment, papa m'a dit que vous étiez très religieux, est-ce vrai ?*
- *Je n'ai pas de raison de vous le cacher, je suis rentré dans le sein*

de l'Eglise, comme disent les prêtres, Maria – lui dis-je sur un ton de plaisanterie.

- *Vous ne vous fâchez pas si je vous fais quelques questions qui vous paraîtront indiscrètes ?*
- *Quelle idée !*
- *Dites-moi donc. Vous croyez vraiment à tout ce qu'enseigne la religion ?*
- *Oui, j'y crois – dis-je d'autant plus résolument que je ne voulais pas laisser voir mes hésitations –. Pourquoi me le demandez-vous ?*
- *Parce que cela me paraît assez étrange. Je vous avais souvent entendu parler, avec incrédulité et même en plaisantant, de plus d'un mystère et de plus d'un dogme.*
- *Errements de la jeunesse ... Les mauvaises lectures ... On retourne toujours à ses premières croyances, à ce qu'enseigna la mère quand, enfant...*
- *Ah !*
- *Il reste toujours, tout au fond de soi, un reste de foi qui fleurit et fructifie dans des circonstances déterminées. Vous savez que je veux devenir un homme sérieux, Maria.*

- *Oui, oui. Cela doit être aussi un motif... Mais ne peut-on pas être sérieux sans être religieux ? Papa ne croit pas, tout au moins il le dit, et, cependant, je le considère comme un homme grave, bon, honoré et pur ... Cela m'affligerait de le voir changer de façon de penser sans une cause évidente et convaincante ...*
- *Cela veut dire que mes idées actuelles vous déplaisent, Maria, et que vous non plus vous ne croyez pas ?*
- *Je crois ... je crois. La vérité est que jamais jusqu'à ce jour je n'ai examiné cette question. J'acceptais sans discussion ce que l'on m'enseignait et je ne suis pas encore préparée à une discussion de ce genre. Les commandements de la loi de Dieu sont justes et saints, cela me suffit. Je les considère comme étant la règle pour se bien conduire dans la vie, et je m'y sou mets comme à une discipline salvatrice ... Mais si j'arrivais à douter des articles de la foi, il me semblerait difficile d'y croire à nouveau du jour au lendemain. Enfin ! ces questions ne sont pas, très amusantes, laissons-les, Herrera, nous n'en sortirions rien.*
Cette conversation me surprit beaucoup ainsi

que l'expression de dégoût et de tristesse que je vis sur le visage de Maria. Est-ce que le « *démon implacable du doute* » l'aurait mordue ? Est-ce que par mon attitude j'aurais baissé dans l'estime qu'elle avait de moi ? Impossible ! La femme dans notre pays est croyante, et je me souviens que lorsque, incidemment, je critiquais ou ridiculisais la religion en sa présence, Maria me rappelait à l'ordre, me disant que je ne devais pas me moquer des « *choses respectables* ».

Mais qui peut comprendre la femme ? On aurait dit que cette jeune fille doutait de ma sincérité, découvrait un sentiment occulte et utilitaire dans ma conversion, et en tirait des craintes au sujet de mon caractère et de ma conduite future vis-à-vis d'elle. Je voulus tirer les choses au clair et je lui dis que, selon toutes probabilités, je serais élu député au Congrès.

- *Je le savais, et je vous félicite, Herrera. Vous pouvez faire beaucoup pour le pays au Congrès.*
- *Vous le dites sans intérêt, ni enthousiasme.*
- *Voyons ! Ce n'est pas une chose*

tellement transcendante. Etre député, cela ne signifie rien ... C'est une bonne place, rien de plus ... A moins que l'on ne trouve le moyen de l'élever à la hauteur d'une mission, et de s'en servir comme d'un levier puissant pour faire le bien.

- *J'agirais ainsi si j'avais quelqu'un qui me réconforte et m'inspire. Voulez-vous être mon appui et mon inspiratrice ? Voulez-vous être ma femme quand je serai élu, et entrer à mon bras à Buenos Aires ?*

Elle me regarda avec une fermeté tranquille et sincère.

- *Je vous l'ai déjà dit, Maurice. Je vous répondrai dans un an. Je veux ... je veux être sûre de moi-même ... et des autres.*
- *Vous me désespérez ! – dis-je en prenant mon chapeau –. C'est votre dernière parole ?*
- *Mais non ! Je vous donnerai la dernière dans un an.*
- *Et ce sera « non » ?*
- *Je crois, j'espère le contraire, Herrera – me répondit-elle avec douceur, en me tendant la main.*

Curieuse femme ! J'étais certain

qu'elle m'aimait, mais on aurait dit qu'en elle la réflexion avait plus de pouvoir que le sentiment. Il y avait une lutte ardente entre son coeur et sa tête, si acharnée qu'elle se reflétait sur son physique qu'elle amenuisait, sur son moral qu'elle attristait. Je n'ai jamais, dans ma vie, rencontré de femme semblable, ni parmi celles, que je connus intimement, ni parmi celles que je pus observer dans leurs relations avec les autres. Quelle différence avec Thérèse, par exemple ! Toute confiance, toute ingénuité, un peu triste, très ignorante ; l'autre se donnait entière, sans réticence, sans réflexion, sans conditions, comme un être primitif qui se laisse emporter par les sentiments, par les circonstances. Maria, par contre, pure et aussi candide, à sa façon, avait cependant l'intuition de ne pas se laisser entraîner par ses sensations et ses impressions ; elle était en garde contre des périls inconnus, peut-être imaginaires, et me semblait une créature artificielle, une espèce de coquette terrible, parce qu'elle philosophait et mettait sa philosophie en pratique.

Elle savait être coquette lorsqu'elle

le voulait. Son attitude me liait à elle chaque jour davantage et ma volonté allait violemment à sa conquête, par tous les moyens.

Cette situation se compliqua, devint plus délicate et plus désagréable, après une visite de don Evaristo à mon bureau, analogue – mais combien différente ! – à celle du vieux Rivas.

- *Mon cher Maurice – me dit Blanco affectueusement – je dois te parler d'une affaire importante. Tu en seras peut-être gêné, mais je te prie de ne pas prendre en mal mes paroles et te mettre à la place d'un père qui a d'imprescriptibles obligations.*
- *Parlez en toute liberté, don Evaristo ! – m'écriai-je, sans me douter encore de ce qu'il allait me dire quoique sachant de qui il s'agirait.*

La vie a des ironies inattendues qui paraîtraient comiques si l'on pouvait les considérer avec détachement, avec une âme sereine. La scène avec Blanco n'était pas seulement une ironie, mais un sarcasme. Il allait me dire que, comme mon assiduité chez lui se prolongeait par trop et compromettait sa fille, il était nécessaire que j'expliquasse mes

intentions, demandant sa main ou me retirant, ainsi qu'il convenait à un homme d'honneur. Tout le monde me considérait comme le fiancé de Maria, et quelques prétendants sérieux s'étaient retirés en me voyant sur un tel pied d'intimité. Il n'était pas pressé de marier Maria, bien au contraire, mais il désirait éclaircir la situation.

Je le laissai parler avec son calme sentencieux, sachant qu'il n'aimait pas être interrompu. Il ponctua son discours avec cette minutie provinciale et cet accent oratoire qui sont encore l'attribut de quelques vieux **chapados** de l'ancien temps oubliés par la mort. Quand une longue pause et un regard significatif m'apprirent qu'il avait fini, je répondis, très grave :

- Tout cela est très bien, don Evaristo, si bien que n'hésiterais pas à vous demander à l'instant même la main de Maria en me considérant comme très honoré de l'obtenir, si ... Mais je ne puis pas le faire maintenant.
- *Comment ! Pourquoi ?* – répondit-il en sursautant.
- *Parce qu'elle-même me le défend. Je lui ai demandé que nous nous mariions immédiatement, sans perdre de temps,*

mais à toutes mes supplications elle a répondu qu'elle prendrait une résolution dans un an. Sans m'enlever mes espérances, elle ne voulut pas non plus me les confirmer...

- Est-ce possible ... Mais je ne comprends pas quelle folie ...

Il s'interrompt brusquement en comprenant qu'il allait mal parler de sa fille en pénétrant dans son intimité de femme. Il tomba ensuite dans une profonde méditation comme si ce problème inattendu le laissait perplexe. Convaincu, sans doute, de notre amour réciproque, il n'avait pas voulu interroger Maria avec cet excès de pudeur de certains pères créoles qui, ne laissant pas échapper devant leurs filles le moindre mot ayant trait à la cour que l'on fait aux femmes, sont encore plus incapables de les soumettre à un interrogatoire toujours scabreux, malgré tout le tact qu'on puisse y mettre.

Il avait donc respecté à l'extrême sa réserve, sa candeur qu'il imaginait probablement intégrale alors que cette nouvelle Rosine, de même que son ancêtre, dirigeait ses affaires sentimentales comme une femme faite et droite, expérimentée dans les combats de

l'amour.

- *Dans ce cas – dit enfin le vieil homme parvenu à une crise de sa méditation –, je considère la main de Maria comme demandée. Je lui parlerai et je ferai en sorte qu'elle me dise, oui ou non ; tout au moins, je saurai ce qu'elle pense ...*
- *Je crois que votre intervention, don Evaristo, sera inutile ... et, pardonnez-moi, Maria m'a déclaré qu'elle est résolue à ne pas réduire le délai ...*
- *Oh ! ces jeunes filles... Voyez dans quelle situation elle m'a mis ! ... Mais les choses ne peuvent pas continuer ainsi, il faut les définir une fois pour toutes ... Quant à vous, mon cher Maurice, je vous prie de ne pas compliquer davantage le problème par de si fréquentes visites. Vous n'y perdrez rien, au contraire, il est possible qu'ainsi les choses s'arrangent plus vite ...*

Le brave homme s'en alla et je ris, non sans rage, de l'ironique coïncidence, brûlant du désir d'assister à l'entrevue qu'allaient avoir le père et la fille. J'essayai de rencontrer Blanco le jour suivant, ce qui n'était pas très

difficile, car il faisait une promenade tous les soirs. A mes questions il répondit avec une franchise apparente, mais évasivement :

- *Elle dit que vous êtes encore très jeunes tous les deux, que vous avez le temps de vous marier. Qu'elle veut vous connaître davantage pour ne pas avoir à regretter ensuite de s'être trompée ...*

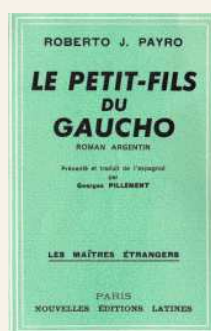
Aujourd'hui, je suis infiniment heureux de ces réticences et de ces doutes de Maria. La femme ne doit pas se donner au mari sans conditions, et ne pas le soumettre éternellement à la critique, car, alors ni elle, ni lui, ne pourront jamais être heureux. Ce devait être le fond de la pensée de Vazquez quand il disait qu'il ne voulait pas faire la conquête d'une femme « *en la convainquant* » mais « *en la rendant amoureuse* ». Mes sentiments en vinrent à exagérer leur caractère passionné et il me sembla impossible de vivre sans Maria, de ne pas vaincre le premier obstacle opposé à la réalisation de ma volonté, jusque-là toujours vainqueur.

Me conformant donc aux désirs, manifestés par don Evaristo et suivant

une tactique qui me paraissait encore efficace malgré son précédent désastre, je n'allai voir Maria que le jour qui précéda mon départ pour Buenos Aires. Je ne restai que quelques minutes et pris congé en disant :

- *J'espère que vous aurez changé d'idée à mon retour de la capitale; ma vie est dévorée d'impatience et devient intolérable.*
- *Pourquoi vous impatienter, Herrera et vouloir précipiter une chose qui, si elle commence, devra durer toute la vie ? Vous êtes trop prompt dans vos décisions.*
- *Et vous trop indifférente. Adieu, Maria.*

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas***

Aventuras de un Nieto de Juan Moreira (1911) ;
Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre
« ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a
été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue
nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-
quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom
du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin
en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction
de notre aîné, Georges Pillement mais nous
aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et
Mauricio. Nous avons rendu un hommage à
Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>